



CLASSIQUES
GARNIER

GREENE (John Patrick), « Barbey d'Aureville et Oscar Wilde », in PETIT (Jacques) (dir.), *La Revue des lettres modernes. Influences Lettres de Barbey à son frère*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-16896-6.p.0145](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-16896-6.p.0145)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1971. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

BARBEY D'AUREVILLY ET OSCAR WILDE

par John GREENE

IL y a un fait aussi peu connu des amateurs d'Oscar Wilde que des aurevilliens : Wilde a traduit en anglais *Ce qui ne meurt pas* — *What Never Dies*, traduit par « Sebastian Melmoth (O. W.) ». Le livre a été publié à Paris, hors commerce, en 1902, c'est-à-dire après l'emprisonnement et pendant l'exil en France de cette victime du *cant* — l'hypocrisie anglaise que Barbey avait dénoncée à plusieurs reprises dans son œuvre critique. La traduction est très mot-à-mot ; le préfacier anonyme du livre fait un non-sens en disant que Wilde « *avait transformé la prose tortueuse et lucide du Français romantique en la phraséologie polie et choisie de Dorian Grey* ». L'impression de préciosité est assez forte dans la version anglaise, ce qui s'accorde assez bien, cependant, avec le style ordinaire de Wilde. Il n'a rien fait pour corriger les extravagances de d'Aureville, car il avait lui-même des qualités (ou défauts) stylistiques semblables.

Wilde connaissait très bien la langue et la littérature françaises ; il a écrit une pièce, *Salomé*, en français, et *À Rebours* a fortement marqué son chef-d'œuvre, *Le Portrait de Dorian Grey* (« *Tu m'as empoisonné avec un livre* », dit Dorian à Lord Henry — il parle du roman de Huysmans). Sans doute l'esthète anglais a-t-il vu dans *Ce qui ne meurt pas* un précurseur de *À Rebours* et de son propre roman : les trois prennent la forme d'une

étude psychologique, où l'on trouve plusieurs motifs romantiques d'une part et, d'autre part, la recherche d'une nouvelle technique romanesque (ici, il faut se rappeler que Barbey a écrit son roman en 1835). Les trois ouvrages ont d'ailleurs pour thème central la lutte inégale entre l'innocence de la jeunesse et la dégénérescence morale que produisent les passions de l'homme mûr.

Même sans la ressemblance sans doute fortuite de ces romans, cependant, on peut croire que *Ce qui ne meurt pas* aurait attiré Wilde. Il existe une correspondance profonde entre les tempéraments de ces deux dandys, qui ont tous deux choisi le catholicisme à un moment d'angoisse. Les deux écrivains unissent une passion secrète, mais volcanique, à un pessimisme foncier, et c'est cette affinité de deux âmes qui est la raison d'être de la traduction. Ce n'est pas, comme le dit encore le préfacier, le paiement d'une dette sentimentale envers la pitié avec laquelle on avait reçu le pauvre Melmoth en France. Car enfin, *Ce qui ne meurt pas* n'est pas « *l'évangile de la pitié infinie* », mais l'analyse de la passion refoulée, de la culpabilité, et du vide de l'âme de celui qui a trop souffert de ses émotions.